



## Une Payernoise en Sibérie

226. 1862

Les Payernois d'un âge certain se souviennent de Mlle Olympe Rittener, qui, dans son appartement de la Grand'Rue, donnait des leçons de langues diverses, et durant les beaux jours s'installait sur une petite chaise sur la route de Corcelles pour jouir de l'air et du soleil. Ses cheveux blancs et ses yeux pétillants, ses réparties vives en faisaient une personnalité peu banale. Ne d'sait-elle pas qu'elle menait une vie de mollusque après avoir eu une jeunesse audacieuse ?

Nièce de trois frères qui s'étaient fixés au loin : Louis Rittener à Paris, Emile en Grande-Bretagne et Albert à Montevideo, elle entreprit toute jeune des voyages. Parlant plusieurs langues, elle avait, au sortir de l'École supérieure des jeunes filles de sa ville, étudié à Neuchâtel et été à Zurich élève d'Eugène Rambert, dont elle conserva l'amitié.

213

Comme beaucoup de jeunes filles de cette époque, elle désirait aller à l'étranger, institutrice dans une famille aisée. Elle s'inscrivit au bureau de placement à Genève, qui dépendait de la société des Amis de la jeune fille. «Où désirez-vous aller ?» lui demanda-t-on. «Le plus loin possible !». C'est ainsi qu'elle fut engagée dans la famille la plus riche de Krasnojarsk, les Kousnetzoff, propriétaires de mines d'or et de vastes territoires. Le 25 août 1883, quittant sa famille qui passait l'été aux Eschebys, minuscule hameau entre les Arbognes, près de Montagny, et Noréaz, elle prend le train à Payerne pour Fribourg. Ce fut le début d'un voyage fort mouvementé, dont le récit parut dans le «Démocrate», en feuilleton, du 10 septembre au 12 novembre 1884.

\*\*\*

Pour ses amis, en une édition privée, la doctoresse Charlotte Hermann a eu l'heureuse idée de republier ce récit avec des lettres inédites de Mlle Rittener à sa famille, avec une intéressante préface.

En un style spirituel et précis, Mlle Rittener raconte ses aventures.

Francfort lui paraît une ville d'une tranquillité charmante ; le temps était magnifique et, avant de partir pour Berlin, elle s'assied au bord du Main. Puis elle admire de beaux magasins, surtout de fleurs, et elle voit les monuments de Gutenberg, inventeur de l'imprimerie et de Goethe. Elle remarque les petits oiseaux qui gazouillent sur le premier et le regard de Goethe lui semble dominer les hommes et les événements. Elle se sent plus forte.

Saint-Petersbourg lui semble immense ; ses avenues sont sillonnées d'équipages ; les musées sont fermés en été et la richesse des églises avec leurs multiples icônes inspire des pensées plus mélancoliques.

De Saint-Petersbourg en Sibérie, ce sont des postes plus ou moins confortables, car le Transibérien n'existait pas encore. Enfin, Mlle Rittener qui avait supporté les inconvénients de ce long parcours, arrive à Krasnojarsk, dans une contrée pittoresque, bordée de collines accidentées, couvertes de sapins ou cultivées, et le fleuve, le Jénissef, est large ; ses eaux bleues contrastent avec ceux de l'Obi et du Volga. Les écoles sont bonnes, la société agréable, mais peu de personnes parlent français et elle doit se mettre à s'exprimer en russe, «ce qui n'est pas chose facile». La vie n'est pas chère, même un maître d'école primaire a trois domestiques : cuisinière, femme de chambre et cocher, et au moins un cheval. Le climat est supportable ; en cet hiver il n'y eut pas de neige, mais la tempé-

rature fut entre moins 15 et moins 20 degrés au-dessous de zéro. La fonte des glaciers marque le début du printemps.

A côté des leçons à sa petite élève, douce et d'une intelligence avisée, Mlle Rittener en donne de privées, à 1 fr. 50 l'heure ; c'est son argent de poche.

Et elle parcourt la contrée, voit une aurore boréale aux teintes d'or, de pourpre et d'un vert tendre, qui finissent par se confondre en une nuance uniforme d'un rose doux et lumineux. La lune brillait en même temps de tout son éclat, et rien de fantastique comme l'église blanche aux coupoles vertes tout éclairées par le double reflet rose et argent. Cela dura vingt minutes.

Le dimanche, en hiver, il y a un concert, suivi d'une soirée dansante, et des officiers imberbes et gamins «l'invitent à danser. Avec chacun elle fait un tour de salle, puis passe dans les bras d'un autre, et ainsi de suite, sans fin». «La grande voyageuse de petite réputation», comme elle signe parfois ses missives aux dames Frossard et autres parentes, ne manque pas d'humour, d'un esprit cultivé et indépendant.

Dans les lettres, comme dans le récit lui-même, on trouve de fines notes sur la nature, le paysage, les populations, voire d'insolites rencontres avec des déportés ou de cocasses tartares.

\*\*\*

L'hommage rendu par Mlle Charlotte Hermann à sa grand'tante souligne les qualités d'écrivain et d'observation, de malice aussi de Mlle Rittener qui, à une époque où le téléphone n'avait pas tué la correspondance, fut une Madame de Sévigné payernoise.

H. P.